

[Texte]

The third element of your question is related to soup kitchens. I think I would like to answer, no, we are not visiting soup kitchens, because most of those people are not on unemployment insurance. Most of those people are on social welfare.

On the other hand, for the last two years, with the collaboration of the Minister of Employment and Immigration, the Minister of Health and Welfare, and the provinces, we have had what we call the social assistance recipients program. For example, in this fiscal year 1988-89, up to \$200 million from the Canada Assistance Plan Program will be directed, in conjunction with the Canadian Jobs Strategy—in collaboration with all the provinces—to social assistance recipients. This will allow them the opportunity of upgrading skills, of changing their environment. It will permit them to get out of a vicious circle.

Last year and this year we are helping a lot of social assistance recipients—with success, I must admit—to get back into the labour force in the normal way.

Mr. McKenzie: Are you working directly with the people who run the soup kitchens?

Mr. Lussier: No. We are working with provincial agencies rather than with individuals, as it relates to social assistance recipients.

In other words, we look at the social welfare system and we look at the provinces' responsibilities and activities related to social assistance recipients. We work with the provinces and our local CEC office in the selection of people who are not.

To be clear, our employees are not going to soup kitchens to offer jobs or opportunities to people. We work through provincial agencies in order to bring social assistance recipients back into the stream of work, through training and through exercise. This year, on the federal side, up to \$200 million will be dedicated specifically to this operation.

• 1005

Mr. McKenzie: These fired executives who were making \$25 or \$30 an hour, and they will not take another job at \$20 an hour, are you saying that they eventually end up on welfare?

Mr. Lussier: No, I am not saying that. I am saying that we have seen and are seeing regularly, and we try to understand it, a reluctance on the part of people to move—using your example—from a salary rate of \$25 an hour to a salary rate of \$15 an hour. In other words, it is a question of calculation. When you are on unemployment insurance, you are eligible for up to 60% of your salary, up to a maximum of \$330 a week, or something. People do calculations, and sometimes there is evidence, in the context of job offers, that they see it is advantageous to continue, at least for a while, on unemployment insurance rather than to take that job because it has a differential in income support. This is what I was referring to.

[Traduction]

Vous avez aussi évoqué les soupes populaires. Nous ne visitons pas les soupes populaires parce que la plupart des personnes qui s'y trouvent ne sont pas des prestataires de l'assurance-chômage mais plutôt des assistés sociaux.

Cela dit, depuis deux ans, le ministre de l'Emploi et de l'Immigration, le ministre de la Santé et du Bien-être social et les provinces collaborent à un programme pour les assistés sociaux. Par exemple, pour l'année financière 1988-1989, jusqu'à 200 millions de dollars du programme du Régime d'assistance publique du Canada seront affectés, dans le cadre de la planification de l'emploi, et en collaboration avec toutes les provinces, aux assistés sociaux. Il s'agit de leur donner la possibilité de suivre un cours de perfectionnement et de changer de milieu. C'est une tentative de rompre le cercle vicieux.

Ainsi, l'année dernière et cette année aussi, nous avons aidé de nombreux assistés sociaux, avec succès, à réintégrer la population active.

M. McKenzie: Est-ce que vous travaillez directement avec les responsables des soupes populaires?

M. Lussier: Non, nous travaillons avec les organismes provinciaux plutôt qu'avec des particuliers, il s'agit d'un programme pour les assistés sociaux.

Autrement dit, nous examinons le système d'assistance sociale, et les responsabilités et activités provinciales à cet égard. Dans le bureau local de la CEC, avec l'aide de la province, nous choisissons des personnes qui ne sont pas.

Pour parler clairement, nos employés ne se rendent pas dans les soupes populaires pour offrir des emplois aux gens. Nous travaillons avec les organismes provinciaux afin de ramener les assistés sociaux dans la population active par des cours de formation et d'autres initiatives. Cette année, à l'échelon fédéral, jusqu'à 200 millions de dollars seront consacrés précisément à cette activité.

M. McKenzie: Qu'arrive-t-il de ces cadres qui gagnaient 25\$ ou 30\$ l'heure et qui refusent d'autres emplois à 20\$ l'heure? Finissent-ils par recevoir des prestations de bien-être social?

M. Lussier: Ce n'est pas ce que je dis. Je fais simplement valoir que nous constatons régulièrement, et nous essayons de comprendre le phénomène, une certaine hésitation de la part des personnes qui gagnaient 25\$ l'heure, selon votre exemple, à accepter des emplois à 15\$ l'heure. C'est seulement une question d'argent. Au chômage, une personne a droit à 60 p. 100 de son salaire jusqu'à un maximum de 330\$ par semaine ou quelque chose du genre. Les gens font le calcul et ils évaluent les offres d'emploi; ils constatent parfois qu'il est plus avantageux pour eux de continuer à recevoir des prestations d'assurance-chômage, du moins temporairement, que d'accepter des emplois qui ne leur rapportent pas l'équivalent.